Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 20 (1887)

Artikel: Abraham et Isaac en Égypte et a Gherâr

Autor: Chatelanat, Rodolphe

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379401

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ABRAHAM ET ISAAC EN ÉGYPTE ET A GHERÂR

PAR

RODOLPHE CHATELANAT

Nous avons dans la Bible trois, si ce n'est pas cinq, étymologies différentes du nom d'Isaac : יצחק vient de צחק ou plus ordinairement שחק, rire, et cette appellation est expliquée Gen. XVII, 17 par le rire d'Abraham, père d'Isaac, à la prédiction de la naissance d'un fils ; Gen. XVIII, 12-15, par le rire incrédule de Sara à l'ouïe d'une prophétie semblable ; Gen. XXI, 6, par le rire joyeux de la même Sara lors de la naissance de son fils ; Gen. XXI, 9, par le rire moqueur d'Ismaël, frère aîné d'Isaac ; enfin peut-être Gen. XXVI, 8, par les rires ou les plaisanteries d'Isaac avec sa femme Rebecca dans la cour du palais d'Abimélec de Gherâr. Entre ces cinq étymologies, nous avons le choix. Sans doute même aucune d'entre elles n'est historique et nous y trouvons seulement des essais faits après coup pour expliquer le nom étrange du patriarche. En tout cas, si même on voulait trouver dans l'un ou l'autre des passages ci-dessus la vraie origine du nom d'Isaac, il serait impossible d'arriver à une certitude absolue ; la chose a fort peu d'importance, les témoignages se balancent et présentent tous à peu près le même degré de vraisemblance — ou d'invraisemblance, comme on voudra — et jamais on ne parviendra à prouver l'exactitude historique de l'une de ces étymologies aux dépens des autres. De même Gen. XXVI, 34, XXVIII, 9 appelle les femmes d'Esaü « Judith, fille de Beèri, le Héthien et Basmath,

fille d'Elon, le Héthien » et « Mahalath, fille d'Ismaël, fils d'Abraham et sœur de Nebayoth » et Gen. XXXVI, 2, « Ada, fille d'Elon, le Héthien; Oholibama, fille d'Ana, fille de Tsibeon, le Hévien; et Basmath, fille d'Ismaël, sœur de Nebayoth. » Il est impossible de savoir où est la vérité. La fille d'Elon s'appelait-elle Ada ou Basmath ? La sœur de Nebayoth s'appelait-elle Basmath ou Mahalath? Basmath était-elle Ismaélite et Héthienne? Nous l'ignorons, et nous ne pouvons pas espérer de trouver jamais la solution de ces questions, d'un intérêt tout à fait secondaire, d'ailleurs. De même encore il existe entre tel et tel récit de la Genèse des contradictions flagrantes; mais nous devons nous borner à les constater et à en prendre note, sans pouvoir arriver à trancher entre les diverses relations d'un même fait ni à dire où se trouve la vérité.

Il n'en est pas ainsi, nous semble-t-il, de la triple histoire racontée dans Gen. XII, 10-20; XX, 1-18; XXVI, 1-11. Nous avons là trois formes différentes d'une seule et même légende; en disant légende, nous ne voulons du reste pas préjuger la question de savoir si le fait en lui-même est historique ou non; ce serait l'objet d'une discussion parfaitement inutile et n'aboutissant à rien de sérieux, dans l'état actuel de la science. Mais il demeure ceci : la Genèse nous a conservé trois récits analogues, presque identiques, se rapportant le premier à Abraham en Egypte, le second à Abraham à Gherâr, le troisième à Isaac à Gherâr, et racontant les dangers courus en ces divers endroits par ces personnages par le fait de la beauté de leurs femmes, les ruses employées par eux pour échapper à ces dangers, l'heureuse issue de ces aventures, mais le blâme encouru par les deux patriarches à cause de leur duplicité et de leurs mensonges. Laissons de côté le nom des personnages et le théâtre de la scène, ici Abraham, Sara et le Pharaon, là Abraham, Sara et Abimélec, enfin Isaac, Rebecca et Abimélec; passons sur une ou deux circonstances divergentes; tout le reste a un air singulier d'unité, et on est tout naturellement porté à attribuer un fond commun à ces trois histoires, seulement modifié dans les détails, rapporté tantôt à celui-ci tantôt à celui-là, placé en un endroit, puis en un autre, mais ayant à

sa base un seul fait historique, si l'on veut bien admettre l'historicité du point de départ.

Or, ceci posé, peut-on discerner entre les trois récits le plus ancien, d'où sont sortis les deux autres, grâce à une transformation, consciente ou non, de la tradition? Une recherche semblable n'aboutirait pas, disions-nous en commençant, au sujet des étymologies du nom d'Isaac ou des femmes d'Esaü, car dans ces questions les éléments indispensables pour arriver à une solution nous manquent vu le peu d'importance accordé, à bon droit, par les narrateurs bibliques à ces derniers points. Mais probablement on serait plus heureux à propos du séjour d'Abraham ou d'Isaac en Egypte ou à Gherâr ; en effet, ici les renseignements sont plus nombreux et nous avons affaire à des récits plus circonstanciés.

Voyons les résultats de l'induction, et employons pour cela tous les modes d'investigation possibles.

Si l'on est en présence de plusieurs traditions relatives à un même fait et se distinguant les unes des autres, on regardera d'abord à l'âge des documents où ces traditions sont conservées, et tout naturellement on donnera la préférence au plus ancien. Appliquons ce principe au cas actuel. Nous trouvons l'histoire d'Abraham à Gherâr dans le document élohiste ou écrit théocratique (B des Allemands) ; celles d'Abraham en Egypte et d'Isaac à Gherâr appartiennent au jéhoviste ou écrit prophétique (C). En effet, la première de ces histoires (Gen. XX, 1-18) se rattache, d'un côté, au récit des luttes d'Abraham contre Kedorlaomer et de son alliance avec Melchisédec, de l'autre, à la naissance presque miraculeuse d'Isaac, aux jalousies de Sara et d'Agar et à l'exil de celle-ci ; du reste, la langue et le style suffisent à prouver l'origine élohiste de ce passage. D'autre part, l'histoire d'Abraham en Egypte (Gen. XII, 10-20) est inséparable soit de l'histoire de son arrivée en Canaan, soit de celle du partage de la terre entre Lot et son oncle; l'histoire d'Isaac à Gherâr (Gen. XXVI, 1-11) est fort bien placée au milieu des récits relatifs à Jacob et Esaü ; et tout cet ensemble de traditions appartient à ne pas pouvoir s'y méprendre à la rédaction jéhoviste. Or l'élohiste semble avoir été com-

posé peu de temps après le schisme de Roboam, il doit en tout cas être le plus ancien des documents de l'Hexateuque ; le jéhoviste au contraire date du commencement de la période prophétique, de la fin du IXe siècle, par exemple, et vient donc en second lieu seulement. On pourrait de ceci déjà tirer une conclusion. Gen. XX est le plus ancien de nos trois récits. Gen. XII et Gen. XXVI sont postérieurs. Donc Gen. XX nous donne la rédaction primitive, la plus rapprochée par la date du fait original, et doit être préféré à Gen. XII et à Gen. XXVI, modifications relativement modernes de la tradition. Par conséquent il nous faut considérer ce récit-là, l'histoire d'Abraham à Gherâr, comme seul authentique et source des deux autres.

On arriverait au même résultat en s'y prenant d'une autre manière, en ayant recours, non plus à la chronologie des documents, mais à une simple opération arithmétique. Nous avons trois récits de la même aventure. Deux fois cette aventure est attribuée à Abraham (Gen. XII et XX), une fois seulement à Isaac (Gen., XXVI) ; deux fois elle est placée à Gherâr (Gen. XX et XXVI) une fois seulement en Egypte (Gen. XII). Le calcul des probabilités nous amènera donc à l'attribuer à Abraham et à la placer à Gherâr, Abraham et Gherâr ayant deux chances sur trois, Isaac et l'Egypte seulement une. C'est encore le récit de Gen. XX, où nous voyons, en effet, Abraham à Gherâr. La tradition a bien conservé, malgré certaines hésitations, le fond historique du récit ; la mémoire du peuple a gardé presque toujours les noms du héros et de la scène véritables : la mention d'Isaac, celle de l'Egypte, ont été seulement des exceptions, venant de souvenirs moins exacts ou d'opinions préconçues.

D'opinions préconçues, disons-nous. Ceci nous met encore sur une autre voie et nous indique une nouvelle marche à suivre, nous conduisant toujours au même résultat. On ne peut avoir forgé de toutes pièces l'histoire d'Abraham à Gherâr ou du moins cela est bien peu probable ; à une invention pareille, nous ne saurions trouver aucun motif apparent. Si Abraham n'a jamais été en Philistie, il est difficile de s'expliquer l'origine de cette légende ; elle n'est d'aucune utilité, on pourrait

s'en passer fort bien, car Abraham avait déjà a son actif assez d'aventures et de hauts faits, sa vie était déjà suffisamment remplie, son histoire suffisamment longue, on n'avait pas besoin d'y ajouter un trait nouveau pour donner à la biographie du patriarche des dimensions respectables et l'apparence d'être complète ; notre récit n'a d'ailleurs aucune signification morale ou prophétique supérieure à la signification des deux récits parallèles. Pour ceux-ci il en est tout autrement. Supposons l'histoire d'Abraham à Gherâr connue et racontée couramment parmi le peuple, mais ses traits principaux s'effaçant peu à peu et son cadre se perdant dans le vague. On se souvenait d'une aventure arrivée à Abraham pendant un séjour en pays étranger, seulement on ne se rappelait plus exactement où ; il ne fallut pas longtemps pour penser à l'Egypte ; on fit de cette partie de l'histoire du patriarche une espèce de prophétie en action de l'histoire de ses descendants ; les Israélites souffrirent de la famine, Abraham en avait souffert aussi ; ils allèrent chercher au bord du Nil des ressources et un asile, Abraham avait fait de même ; ils furent bien accueillis, tout comme Abraham l'avait été ; mais au bout d'un certain temps l'hostilité éclata entre le pharaon et les descendants de Jacob, comme entre le pharaon antérieur et l'ancêtre des Israélites ; le roi fut frappé de plaies à l'imitation de son prédécesseur, et il laissa partir les enfants d'Israël comme Abraham était parti d'Egypte autrefois. Ainsi on passa fort aisément de l'histoire d'Abraham à Gherâr à celle d'Abraham en Egypte. La transformation fut-elle purement inconsciente et naturelle? Faut-il en chercher la cause unique dans la perte de souvenirs exacts et dans le désir de combler, n'importe comment, les lacunes de la tradition? Ou bien y eut-il un travail de transformation raisonné, ayant ses motifs cachés et son but? Peu importe; nous reviendrons d'ailleurs sur ce point ; il suffit d'avoir montré combien il est aisé d'expliquer la naissance du récit de Gen. XII si l'on admet l'existence antérieure de celui de Gen. XX. Il en est de même pour le récit de Gen. XXVI ; pourtant ici les causes furent différentes et le procès de transformation suivit une autre marche. On se rappelait le séjour

à Gherâr, la méprise d'Abimélec et ses conséquences, mais le nom du patriarche, héros — ou victime — de l'aventure, s'était perdu. On ne pouvait cependant pas laisser disparaître une histoire si intéressante et si rare et il fallait trouver des noms pour les anonymes; on songea bien vite à Isaac, car sa biographie était assez maigre en comparaison de celle de son père et de celle de son fils, on ne savait pas grand'chose sur son compte, on avait ici une occasion toute trouvée pour combler cette lacune; en effet, il est vrai, on prête surtout aux riches, mais on est amené néanmoins souvent à donner aux pauvres aussi, et dans le cas présent la chose était fort naturelle. L'histoire du séjour à Gherâr, avec tous ses épisodes, était flottante, pour ainsi dire, à la dérive; on la mit dans un coin vacant de l'histoire d'Isaac. Elle n'avait plus de titre certain et sa place dans le livre des patriarches était indécise; on en fit un paragraphe du chapitre consacré à Isaac, chapitre fort court, mais, par cette adjonction, mieux proportionné avec les autres. Ici encore on peut se demander si le peuple opéra cette modification sans s'en apercevoir, par irréflexion, par ignorance, par un besoin de symétrie; on peut admettre aussi l'intervention volontaire d'un narrateur, conteur de légendes ou compilateur d'histoires anciennes, doué de certaines prétentions littéraires et d'un goût pour l'arrangement esthétique de ses récits. Mais ce point ne mérite pas de nous arrêter et nous n'arriverions à aucune solution assurée; nous nous contentons du résultat principal: l'histoire de Gen. XX a parfaitement pu donner naissance à celle de Gen. XXVI. D'Abraham à Gherâr on a passé à Isaac à Gherâr, comme d'Abraham à Gherâr on avait passé d'Abraham en Egypte. En admettant au contraire la priorité de Gen. XII ou de Gen. XXVI, on aurait peine à donner des raisons valables pour l'apparition de Gen. XX.

Enfin, nous pouvons avoir recours à un dernier mode de raisonnement pour nous décider entre nos trois récits. Où se trouve, en les prenant comme la Bible nous les donne, le plus naturel des trois, le plus vraisemblable, au moins dans ses traits principaux? Car sur les détails nous reviendrons plus loin. Evidemment c'est le récit de Gen. XX, l'histoire d'A-

braham à Gherâr. Les immigrations d'Asiatiques en Egypte, à l'époque d'Abraham à peu près, n'étaient pas rares, il est vrai; nous connaissons par les monuments égyptiens l'histoire de plusieurs clans nomades de la péninsule sinaïtique et de la Syrie, chassés de leurs anciens habitats par une cause ou par une autre et venant chercher un asile dans le delta du Nil; nous avons les preuves des efforts faits par les pharaons Hyksos pour attirer leurs compatriotes sémites dans leurs domaines, où ceux-ci trouvaient bon accueil et servaient d'appui à la dynastie des usurpateurs; les peintures murales de certains tombeaux nous offrent même les portraits de ces voyageurs, avec leurs noms et l'abrégé de leurs généalogies; Jacob et ses fils, descendant à Gôshén et s'y établissant, suivirent l'exemple d'un grand nombre d'autres nomades asiatiques. Pourtant il y a entre ce dernier fait et celui raconté dans Gen. XII une grande diffférence. Pour Jacob, il s'agissait d'un établissement définitif ou du moins très prolongé; le patriarche avait pour l'attirer en Egypte la présence de son fils à la cour du pharaon; s'il se décida à l'y rejoindre, ce fut avec toute sa famille, ses biens, ses troupeaux, et comme si Gôshén devait être désormais pour lui une nouvelle patrie; il était certain d'y trouver un protecteur tout-puissant, des pâturages pour ses troupeaux, toutes les facilités désirables; il valait donc bien la peine, pour de pareils avantages, de faire un voyage long et pénible comme celui de Canaan en Egypte. Pour Abraham rien de semblable; il s'agissait uniquement d'un déplacement momentané, provoqué par une cause inattendue et, selon toutes les probabilités, peu durable; il lui fallait trouver un asile, le plus rapproché possible, et où il fût à peu près certain d'être reçu. Aurait-il songé à l'Egypte? c'est bien invraisemblable. La distance était trop grande et les risques à courir trop nombreux; partir pour les bords lointains du Nil, sans savoir comment il y serait accueilli, emmenant avec lui toute sa petite tribu et s'exposant peut-être à devoir au bout de peu de temps refaire le voyage pour rentrer en Palestine, c'était là une décision trop grave pour être prise sans de puissants motifs ou sans un ordre catégorique de l'E-

ternel. Le séjour à Gherâr au contraire était fort naturel. Il trouvait là, sans avoir à traverser le désert, toutes les conditions requises; pendant ses nombreuses pérégrinations au au nord et au sud de Canaan, il avait sans doute appris à connaître ce petit royaume; les Philistins étaient à peu près des compatriotes, n'étaient en tout cas pas pour Abraham des gens complètement étrangers, comme les Egyptiens l'eussent été; il avait depuis son départ de Kharan mené une vie errante, plantant ses tentes ici ou là, partout où il rencontrait assez de place et des voisins pas trop gênants; il n'en était plus à un déplacement près et, du moment où il y trouvait des avantages, il ne devait pas hésiter à l'opérer. En comparaison de l'Egypte, Gherâr est donc infiniment plus vraisemblable. De même nous comprenons mieux l'histoire se rapportant à Abraham et nous avons plus de peine à l'admettre si Isaac en est le héros. Tout à l'heure nous rappelions les continuels changements de domicile du premier patriarche; sans doute, Hébron et les chênes de Mamré furent, pour ainsi parler, son quartier général et l'endroit où il revint le plus souvent, comme avec une prédilection marquée; mais, surtout avant l'acquisition de la caverne de Macpéla, il semble avoir eu là seulement un domicile provisoire et la plus grande partie de sa vie se passa à errer de lieu en lieu; Sichem, Béthel, Beèrshéba, les collines de la Judée et le désert du midi le possédèrent tour à tour; rien d'étonnant s'il s'en alla aussi en Philistie. Isaac paraît avoir eu une existence moins vagabonde; nous le trouvons toujours aux environs du puits de Lakhaï-Roï, à la frontière de Shur et de Paran; il avait déjà, semble-t-il, abandonné en partie les usages des nomades et adopté des mœurs plus stables. L'histoire du séjour à Gherâr s'applique par conséquent moins bien à Isaac et mieux à Abraham. Nous en revenons donc toujours au récit de Gen. XX, 1-18.

Mais, si nous accordons la préférence, pour toutes les raisons énumérées plus haut, à la rédaction élohiste, nous tenons à ajouter aussitôt une restriction sur un point important: en acceptant le séjour d'Abraham à Gherâr, en rejetant le voyage d'Abraham en Egypte et celui d'Isaac en Philistie, nous admet-

tons de Gen. XX, 1-18 le fond de la narration seulement et non pas tous les détails. Ceux-ci doivent à leur tour être discutés séparément, et tel trait historique, ou du moins plus ancien, peut s'être perdu ou modifié dans le récit élohiste et avoir été conservé plus exactement dans l'une ou l'autre des recensions jéhovistes. Il y a encore là un travail intéressant à faire en peu de mots.

Gen. XII, 10 attribue le départ d'Abraham à une famine sévissant en Palestine et l'obligeant à aller chercher ailleurs des pâturages pour ses bestiaux et de la nourriture pour lui-même. Gen. XXVI, 1 indique la même cause ; et, comme les deux récits appartiennent au même document, l'auteur a dû, dans le second, souligner le fait de la répétition de la famine. Gen. XX, 1, au contraire, est muet sur ce point ; le voyage du patriarche est raconté comme un déplacement ordinaire, sans motif particulier et semblable à tous les autres. Le jéhoviste peut ici avoir raison tout comme l'élohiste. La raison alléguée est fort vraisemblable ; il suffisait en effet d'une diminution dans les pluies annuelles pour rendre le séjour impossible dans telle ou telle contrée de pâturages, desséchée et ne fournissant plus aux troupeaux les ressources nécessaires ; un accident de ce genre arriva sous Jacob à une ou plusieurs reprises. Mais, nous y avons déjà fait allusion plus haut, une autre supposition est permise : la mention de la famine pourrait avoir été introduite dans l'histoire d'Abraham justement pour fournir une analogie de plus avec l'histoire de Jacob. Dans ce cas, elle aurait trouvé place d'abord dans le récit de la descente d'Abraham en Egypte ; de là elle aurait passé dans celui du séjour d'Isaac à Gherâr.

Une fois le patriarche établi chez ses hôtes et sa femme vue et convoitée par ceux-ci, Gen. XII, 15 nous dit : « Elle fut emmenée dans la maison de Pharaon » (lire, d'Abimélec) et se tait sur les conséquences, faciles à deviner. Gen. XX, 2 parle aussi d'un enlèvement de Sara par le roi, mais ajoute un ou deux mots obscurs (versets 4, 6, 17) : Abimélec n'aurait pu arriver à ses fins et Sara serait sortie indemne de l'aventure. Enfin, d'après Gen. XXVI, 7-11, personne n'aurait attenté

à l'honneur de la femme du patriarche ; celui-ci en aurait été quitte pour une imprudence et un danger couru. On est autorisé à préférer la première version aux deux autres ; elle est bien plus naturelle et simple, conforme à la nature des choses et aux mœurs de l'époque. Les détails ajoutés plus tard le furent afin de laver la réputation de Sara d'une tache peu convenable pour la mère du peuple hébreu ; on ne sut pas d'ailleurs se mettre complètement d'accord : un des rédacteurs (Gen. XXVI) se contenta du respect des Philistins pour la femme d'Isaac (lire : d'Abraham) et y ajouta une défense d'Abimélec ; l'autre (Gen. XX) invoqua une faiblesse (vers. 4, 6) ou une maladie (vers. 17) du roi, hésita entre ces deux explications et les combina comme il put dans une phrase finale assez embarrassée (vers. 18).

La faute ayant été commise, Abimélec s'en aperçut ; mais comment ? En voyant des plaies fondre sur lui par la volonté de l'Eternel, raconte Gen. XII, 17 ; par une révélation directe de Dieu, assure Gen. XX, 3-7 ; en surprenant le patriarche occupé à « plaisanter » avec sa femme, dit Gen. XXVI, 8. Nous inclinerions plutôt vers cette dernière alternative, malgré sa naïveté un peu rude et peut-être à cause de cette naïveté ; un trait pareil est piquant, mais a l'air sincère et s'inventerait difficilement. D'autre part, il serait assez étrange d'admettre une manifestation miraculeuse de l'Eternel à Abimélec dans une histoire semblable et pour une telle cause. Enfin la mention des plaies paraît venir encore du désir de rapprocher l'histoire du séjour d'Abraham chez le pharaon de celle du séjour des Israélites en Egypte ; peut-être, après avoir été intercalée dans ce but dans le premier récit jéhoviste, s'est-elle glissée ensuite dans le récit élohiste et a-t-elle contribué à obscurcir encore les allusions à la maladie d'Abimélec.

Nous n'hésitons pas non plus à biffer du récit le vers. XX, 12 ; nulle part ailleurs dans la Genèse nous ne voyons Sara citée comme fille de Térakh, et cette explication entortillée a seulement pour but d'éviter un mensonge à Abraham.

Enfin, un de nos textes (XX, 14-16) mentionne un cadeau fait par Abimélec à Abraham, en argent et en bétail, pour ré-

parer en une certaine mesure le tort fait au patriarche et servir à Sara de témoignage d'honorabilité. En d'autres temps, ce témoignage paraîtrait un peu suspect, et on reprocherait peut-être à Abraham de l'avoir accepté, tout comme les richesses reçues par lui, d'après Gen. XII, 16, ont une signification assez louche. Mais Abraham peut aussi fort bien être innocent de cela; le don du chapitre XX, pour nous borner à celui-là, offre de grandes analogies avec l'histoire des bijoux et des vêtements précieux emportés par les Israélites lors de leur sortie d'Egypte (Ex. III, 22 ; XII, 35, 36) ; et nous considérons ce trait de la Genèse comme une prophétie en action, faite après coup, des événements de l'Exode.

Il y a d'ailleurs dans nos récits un certain nombre de détails impossibles à contrôler ; il est inutile de les discuter, car on ne saurait arriver à aucun résultat. Il suffit d'avoir touché les points principaux.

L'histoire des puits creusés par Abraham à Gherâr et de son alliance avec Abimélec (Gen. XXI, 22-34) se rattache au récit élohiste de Gen. XX ; de même l'histoire analogue de Gen. XXVI, 12-22, 26-33, se rattache au récit jéhoviste de Gen. XXVI, 1-11 ; si elle a jamais existé à la suite de Gen. XII, 10-20, elle a disparu du texte ; il est du reste permis d'en douter, car on comprend facilement ces incidents en Palestine, beaucoup plus difficilement en Egypte. Mais faut-il l'attribuer à Abraham ou à Isaac? Ceci est une tout autre question, et, si nous voulions l'aborder, nous sortirions de notre cadre sans pouvoir obtenir une certitude absolue.

En somme, notre méthode et nos conclusions ont été les suivantes. Nous avons dans la Genèse trois histoires, identiques dans leurs grandes lignes, mais avec des théâtres, des personnages et des accessoires divers. Or, un même fait se reproduisant à trois reprises différentes est inadmissible. Donc il faut choisir. Et entre ces trois récits un seul, celui de Gen. XX, 1-18, a pour lui la vraisemblance et explique les deux autres. Par conséquent nous devons le tenir seul pour historique. Encore sommes-nous obligés de le dépouiller de tous ses enjolivements postérieurs et d'en conserver seulement le

squelette, si l'on ose employer cette expression. D'autres diront peut-être : aucun des trois récits n'est acceptable ; Gen. XX est sans base réelle, comme Gen. XII et Gen. XXVI ; là comme ici nous avons, non pas de l'histoire, mais une légende ou un mythe. Cela encore est possible. Mais un fait demeure : histoire ou fantaisie, le récit du séjour d'Abraham à Gherâr doit être antérieur aux deux récits analogues d'Abraham en Egypte et d'Isaac à Gherâr ; il est l'original, les autres sont des copies plus ou moins exactes. Nous ne voulons pas le moins du monde affirmer par là l'existence du récit de Gen. XX, 1-18, sous sa forme actuelle et écrite, lors de l'apparition de Gen. XII et de Gen. XXVI. Les trois versions peuvent avoir longtemps vécu l'une à côté de l'autre avant d'être rédigées et fixées ainsi dans une forme immuable. Une certaine durée de transmission purement orale expliquerait même fort bien les broderies faites sur le canevas primitif et les modifications apportées à l'ensemble ou dans les détails. L'histoire passait de bouche en bouche. Peut-être les Israélites se la racontaient-ils déjà sur les bords du Nil, en resongeant à la patrie absente. Dans le désert et lors de la conquête de Canaan elle fut ornée de quelques traits nouveaux, allusions à la maison de servitude d'où l'Eternel avait tiré le peuple hébreu. Pendant l'époque des Juges on la redisait encore, on se consolait ainsi de l'oppression pesant lourdement sur les tribus, et on attendait avec espoir, peut-être aussi avec impatience, l'heure de la liberté. L'unité nationale se fondant, sous les premiers rois, durant les luttes de Saül et David, au moment du règne brillant de Salomon, l'antique récit était devenu populaire ; on le répétait dans les familles, le soir autour du foyer, et peut-être des conteurs nomades le chantaient-ils sur les places publiques les jours de fêtes. Elle se transformait naturellement en circulant ainsi à travers les foules, perdant ici un détail, en regagnant ailleurs un autre ; certain homme pieux, avant de la présenter à ses enfants, adoucissait tel ou tel point pour ne laisser planer aucun ombre sur les grandes figures des patriarches ; peut-être les prêtres aussi exerçaient-ils une sorte de contrôle, fort limité d'ailleurs, sur les données de la tradition ; et celle-ci,

de cette manière, prenait plusieurs formes différentes et circulait parmi le peuple en deux ou trois éditions, se rapprochant les unes des autres, mais seulement analogues et non pas identiques. Enfin successivement ces légendes furent recueillies et couchées par écrit, d'abord dans de courts récits indépendants, puis dans des ouvrages de dimensions et d'importance plus grande ; et, lors de la rédaction définitive de l'Hexateuque, le compilateur se refusa à en négliger aucune, trouvant partout des traits dignes d'être conservés, et il les accueillit toutes trois, les mettant à peu près bout à bout comme si elles ne se contredisaient pas l'une l'autre, laissant à ses lecteurs le soin d'opérer leur choix entre les trois recensions diverses ou ne s'apercevant même pas de leur identité d'origine.

Peut-être, au point de vue littéraire, doit-on regretter ce fait. La Genèse eût gagné, aux yeux des critiques d'art, à avoir plus d'unité, à être compilée d'une façon plus sévère et ensuite à être retravaillée pour faire disparaître la multiplicité de ses sources et les points de suture des documents employés. Mais, sous le rapport historique, nous ne devons pas nous plaindre ; nous pouvons mieux ainsi pénétrer les habitudes du peuple hébreu, comprendre chez lui les origines des légendes, leur transmission et leur vie de changements continuels.

De même un lecteur timide préférerait dans un texte ne pas avoir de variantes et ne pas être obligé de se décider entre elles. L'érudit au contraire les discutera et trouvera dans leurs divergences des renseignements utiles et intéressants.